
A propos de Talleyrand ⁽¹⁾

La bibliographie concernant Talleyrand vient de s'accroître de deux précieux volumes. L'évocation faite par deux diplomates, MM. de Saint-Aulaire et Dard, de l'énigmatique fantôme qui règne encore sur notre Ministère des Affaires Etrangères, se complète admirablement tout en demeurant distincte. Et on est surpris, que ces deux auteurs éminents, formés aux mêmes méthodes, ayant reçu les mêmes enseignements, disciples remarquables d'Albert Sorel, qui à l'un et à l'autre avait avec raison promis de brillantes destinées, aient composé sur le même personnage, à une même époque, des pages si diverses, si originales, également instructives et arrivant aux mêmes conclusions. Le livre de M. de Saint-Aulaire est un travail d'ensemble, portant sur la vie entière de Talleyrand et sur son activité dans tous les domaines : rapprochements ingénieux, parallèles saisissants qui s'éclairent d'une infinité de saillies, d'anecdotes particulièrement bien situées et comprises, l'ensemble constituant un exposé perspicace et solide sans lequel nous n'aurions jamais connu une des incarnations les plus cruellement ironiques de la méchanceté intelligente, de l'égoïsme plein de mépris que la toute-puissance peut engendrer dans le cœur de l'homme. Cet incomparable biographe se plaît à faire jouer sa pensée pleine de fantaisies autour de cette grande destinée qu'elle enveloppe. Et son petit volume, qui tient plus de l'art du portrait que de l'érudition pure, contient une infinité d'observations contées avec beaucoup d'esprit et d'exactitude.

Le Talleyrand de M. Dard est plus officiel, plus dogmatique, moins chargé de ces brusques éclairs prodigués par son collègue, qui projettent une lumière parfois aveuglante et qui saisit. « Comment, nous dit l'auteur, le maître de la France (Napoléon) profita de cette rencontre avec Talleyrand, comment les conceptions des deux hommes se confondirent quelque temps pour se

(1) Cte de Saint-Aulaire : *Talleyrand*, Dunod, éditeur, 72, rue Bonaparte, Paris. — Emile Dard : *Napoléon et Talleyrand*, Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris 6^e.

séparer ensuite, comment leurs caractères se rapprochèrent pour s'affronter, c'est le sujet du livre. » Et, de fait, il nous est admirablement exposé, et sous un jour nouveau et très clair, de quelle manière Talleyrand a lutté avec une clairvoyance, une astuce, un sang froid, et même « un courage étonnant » contre son Empereur. Il a défié le conquérant, et, dans un accord tacite avec les masses, en pleine trahison avec l'étranger, a représenté la protestation muette de la France. Défi insolent, froide résolution, rien n'a arrêté le négociateur souterrain. Sans que Napoléon se doute de la perfidie, il négocie avec l'Autriche et la Russie. Le souverain de son côté s'efforcera de compromettre son ministre, puis de l'avilir et de le tenir par l'argent, allant même jusqu'à l'outrager; il n'en demeure pas moins soumis au pouvoir de son ministre par la peur, il le flatte, il l'utilise. Le très grand intérêt de ces pages, c'est que, à l'aide de documents nouveaux et bien mis en valeur par M. Dard, devenu un maître historien, celui-ci nous démontre à l'évidence les multiples trahisons de Talleyrand, des trahisons payées. Il a vendu au gouvernement Autrichien toute la correspondance que Napoléon lui avait adressée en sa qualité de ministre des relations extérieures, de 1799 à 1807, ainsi que celle que l'Empereur adressa ensuite à ses successeurs, Champagny et Maret, en 1807, 1808 et 1813. Et cela pour 500.000 francs qu'il demandait en termes exprès dans une lettre du 6 mars 1817, devant livrer « des pièces originales signées Napoléon, qui formaient 12 paquets volumineux. » A-t-il reçu cette somme ? Il est probable que non, nous dit M. Dard, et que Talleyrand fut joué. La leçon ne lui profita guère; et, jusqu'à la fin de sa vie, et notamment à Londres après 1830, il ne cessa, avec une âpreté devenue manie sénile, d'extorquer tout l'argent qu'il put des gouvernements étrangers. Nos deux historiens ne songent point à défendre Talleyrand sur ce point particulier; mais leurs conclusions sur cet homme dénué de tout scrupule sont, à quelques nuances près, parfaitement concordantes. De leurs analyses si fines, si réalistes, ressort une étude très complète sur ce que doit être le diplomate en général, qui n'est point le « caméléon » dépeint par la Bruyère, mais l'homme qui doit prendre conseil du temps, des lieux, des occasions et du caractère des hommes avec qui il négocie, s'efforçant de décider en dehors des règles précises, consultant seulement les traditions et accommodant les faits accidentels aux lois permanentes qui président aux destinées des nations. Talleyrand surgit dans ces pages pleines de vie et d'enseigne-

ments. S'étant prêté à tous les partis sans se donner à aucun, il les connaissait assez pour les mépriser et il en avait été toujours trop indépendant pour les craindre. Ayant été leur complice, il avait évité de devenir leur prisonnier. Pour avoir misé sur les deux tableaux : monarchie et révolution, il perdra provisoirement sur l'un et sur l'autre. Mais il gardera sa bonne humeur dans la mauvaise fortune en attendant les jours heureux, et finalement pourra déclarer qu'il n'avait jamais abandonné aucun gouvernement avant que celui-ci se fût abandonné lui-même.

De fait, une même doctrine a été soutenue par lui; il l'avait formulée en 1792, il l'appliquera en 1815 et en 1830, c'est la doctrine de l'équilibre sur le continent par l'alliance avec l'Angleterre, sans préjudice d'une alliance avec l'Autriche, c'est-à-dire les deux puissances les plus conservatrices. Pareil programme n'était pas incompatible avec celui de la Révolution et de l'Empire : aussi l'avait-il mis en sommeil. Le Danube, devenu Autrichien sur tout son parcours, garantirait le Rhin Français, et l'Empire Napoléonien pourrait être pacifiquement établi sur des bases inébranlables. Ce projet ayant échoué après le retour des Bourbons et la conclusion de la paix, Talleyrand entreprend la reconstruction de l'Europe. Le territoire libéré, il le garantit, en plaçant à Vienne son intégrité sous l'égide de la légitimité et en donnant à la France des alliés parmi les souverains qui l'invoquent également. La légitimité devant la stabilité, c'est l'intangibilité de nos anciennes frontières, le meilleur argument pour imposer le retour de l'Europe à un équilibre plus précieux pour nous que pour elle. Désormais, les conquêtes étaient abandonnées, la France vaincue devenait « la conscience » de l'Europe, et, grâce au « droit public » rétabli, le blocus diplomatique de la coalition, puis la coalition elle-même étaient rompus. Et M. de Saint-Aulaire de conclure que « Talleyrand a été à Vienne le plus Européen et le plus heureux de tous les diplomates; c'est grâce à lui que les traités de 1815 ont garanti par l'équilibre la paix générale jusqu'au moment où Napoléon III prend le contre-pied de sa politique. »

Cette stabilité donnée à l'Europe, M. Dard y souscrit pleinement et pourrait ajouter avec son collègue « que l'œuvre de Talleyrand est supérieure à sa vie, qui elle-même vaut mieux que son éducation et surtout que son temps ».

Notre morale moderne conviendra qu'une telle vie fut un extraordinaire paradoxe même, quand on la juge du côté politi-

que ou diplomatique. Admettons pourtant que, dans des heures tragiques, cet homme d'Etat sut ramener le seul émigré qui, au dire de Madame de Staël, ne fût pas rentré en France, « le bon sens ». Enfin, un des titres durables de cette existence si mêlée ne sera-t-il point, comme le signale M. Dard, dans une très opportune conclusion, d'avoir été un des premiers Européens. En politique extérieure, Talleyrand avait été l'adversaire de toute conquête, le partisan résolu des frontières naturelles. Dans la crise de croissance de l'Europe, il représentait la paix. De là, sa force et son prestige. Ministre du plus grand homme de guerre de tous les temps, il a exprimé sur la paix et sur le désarmement des opinions qui peuvent encore servir. Il concevait la paix par l'entente armée des grandes puissances conservatrices, et la cherchait, non dans le triomphe passager de la force, mais dans la réconciliation des peuples, dans l'organisation de l'Europe et dans le sentiment de sa solidarité.

HENRI DE MONTARDY.